



LITTÉRATURE

JOURNAL DE MONACO

BEAUX-ARTS

PARAISANT TOUS LES DIMANCHES

ABONNEMENTS :	
UN AN.	12 francs
SIX MOIS	6 »
TROIS MOIS.	3. »

POUR TOUT CE QUI CONCERNE LA RÉDACTION,
S'adresser, *franco*, à M. CHARLES DE LORBAÇ, rédacteur
en chef, et pour l'administration, au Gérant, à
Monaco (Principauté).

ANNONCES.	25 cent. la ligne
RÉCLAMES.	50 » »
FAITS MONACO.	1 franc »

OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES FAITES A MONACO, DU 22 AU 28 AOUT.

DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère	DATES	THERMOMÈTRE CENTIGR.			ÉTAT de l'atmosphère
	8 heures	2 heures	6 heures			8 heures	2 heures	6 heures	
22 Août	19 2	20 7	20 »	beau	26 Août	18 3	20 »	18 8	Beau
23 Août	20 1	22 »	21 9	id.	27 Août	19 2	21 1	19 »	id.
24 Août	19 5	21 7	19 9	id.	28 Août	19 »	20 »	18 »	N. épars
25 Août	21 8	23 1	21 »	id.					

ORIGINE

DU NOM DE MONACO

On n'est pas d'accord sur l'origine du nom de Monaco. Longtemps étudiée, raisonnée, controversée, cette appellation de la Principauté a fini par avoir, dans l'opinion publique, son étymologie dans le mot *moine*. Les armes de la Principauté ont provoqué peut-être ou du moins ont accrédité cette opinion. Deux moines, en effet, figurent de chaque côté de l'écusson princier brandissant chacun une épée nue en dehors du manteau de pourpre qui descend d'un casque de fer surmonté d'une couronne, et tenant de l'autre main, l'un une feuille de palmier, l'autre une feuille d'olivier. Dans le plus ancien même

des blasons de la Principauté, un moine figure au dessus du casque de fer, tenant une épée nue d'une main et de l'autre une légende avec les mots : *Deo juvante*.

Cependant, en dépit de cette apparente autorité, l'opinion générale est erronée. La suzeraineté cléricale dont on a cru Monaco le siège à une époque éloignée n'est pour rien dans l'origine de son nom ; tout au plus a-t-elle ajouté à sa consécration postérieure l'appui d'une homonymie fortuite, et le nom de Monaco n'est qu'un dérivatif italianisé de son appellation dans l'antiquité.

Voici nos preuves :

Nous avons cité ailleurs l'*Arce Monæci* de l'Énéide, nous trouvons dans Lucain :

*Quaque sub Herculeo sacratus numine portus
Urget rupe cava pelagus : non corus in illum
Jus habet, aut zephyrus, sola littera turbat
Circius, et tuta prohibet statione Monæci.*

Silius Italicus racontant le voyage des députés de Sagunce à Rome, dit aussi :

*Interea rutulis longinqua per æquora vectis
Herculei ponto capere existere colles
Et nebulosa jugis attollere saxa Monæci,*

Tacite fait également abriter *ad portum Herculis Monæci* Fabius exposé aux fureurs de la mer en quittant le golfe de Pise ; enfin Strabo décrit la citadelle (*arcem conditam*) le port (*portus Monæci magnas et multas capit naves*), et Pline et Ptolémée y placent le temple d'Hercule qu'ils nomment *templum Herculis Monæci*.

C'est dans la réunion de ces deux derniers noms qu'il faut chercher l'origine réelle du mot actuel, et le commentateur Servius nous paraît dans le vrai en disant qu'Hercule obtint le surnom grec de *Monoicos* dans ces contrées, soit parcequ'il en chassa tous les indigènes et y habita seul, soit parceque dans le temple qui y fut

élevé en son honneur, on ne sacrifia à aucun autre Dieu.

Cette origine du nom a certes sa poésie. Elle est toute une noblesse pour le pays. Elle sied bien à cette petite puissance qu'on retrouve inébranlable comme son rocher suzerain au milieu des torrents révolutionnaires où de grands états ont disparu, et qui possède pour souverain aujourd'hui le descendant de cette grande lignée des ducs de Brabant et d'Austrasie illustrée par Charles-Martel, Charlemagne, la rude figure de Pepin le Bref, et l'honneur de son alliance avec les ducs de Normandie.

L'esprit de religion de nos pères, qui n'était guères qu'une superstition chèrement caressée, a vu naturellement dans ce nom de Monaco une sorte de consécration mystérieuse de ses idées au lieu d'un souvenir païen, et il a personifié par un moine et la légende *Deo juvante* ce souvenir qui n'avait d'autre rapport avec elles que le point de départ du mot grec qui en est la racine.

Un vieil et fort précieux manuscrit où l'arbre généalogique des Grimaldi est scrupuleusement retracé fait de ce moine armé du blason de la Principauté et de sa légende, une individualité philosophique qui vient à l'appui de ce que nous venons d'avancer.

En dépouillant les quelques lignes hispano-latines qui lui prêtent un nom, en étudiant cette figure ardente, sombre et ravagée qu'un dessin étrange a fixée sur le parchemin jauni; en songeant à ce symbole de l'idée religieuse tenant dans ses mains desséchées mais éternelles l'arme de la force et le cri de la foi, il nous a semblé voir les lèvres pâles du moine nous dire :

« Je suis le moine Apex, le dernier des moines ! Quand les portes de la tombe où j'écrivis ces lignes se sont fermées sur moi pour le dernier jour, mille échos lugubres réveillés comme en sursaut m'ont accueilli d'un concert funèbre... Où est la lumière, où est la vie !... Je les ai cherchées partout et vainement sur ce sol bouleversé par moi dans mes veilles et dont le nom lui-même s'est rajeuni sous mes efforts. J'ai tenu la force qui conquiert, la foi qui soutient ; mais la solitude glacée de l'étude ont rendu celle-ci débile et j'avais embrassé la vie tout entière de l'humanité d'un regard trop vaste pour faire, la hache à la main, le métier de pionnier dans une forêt de têtes humaines. Il eut fallu frapper jusqu'au dedans de moi, jusqu'à ces moines abrutis et luxurieux dont la robe a porté toutes les souillures.

« J'avais de l'ambition, une ambition vaste comme le monde, l'ambition des choses sublimes. J'aurais voulu élever un monument de science ou de philosophie, trouver une vérité et la promulguer, enfanter une de ces idées qui soulèvent et remplissent tout un monde, gouverner enfin tout une génération sans salir mes doigts à la fange des affaires sociales, régner par l'intelligence sur les esprits, par le cœur sur les cœurs, vivre en un mot comme Platon ou Sinosia ; mais la petitesse pompeuse des rôles que j'ai pu jouer a soulevé mon âme de dégoût... Mon heure n'a pas pu venir !... »

« Ma science et ma fierté se sont levées comme les tourbillons brûlants que le simoun répand dans le désert ; j'ai cherché vainement l'onde où l'on se désaltère, car l'insensé qui veut

frayer sa route vers les cimes orgueilleuses de l'Horeb oublie l'humble sentier qui mène à la source ombragée.

« Ma vertu et mon abstinence ont rendu ma vue trop faible pour les ténèbres, mes pieds trop craintifs au bord des abîmes ; ma religion et mon espérance m'ont montré ce qu'il fallait fuir, non ce qu'il fallait atteindre... Mon heure n'as pas pu venir !... »

« La légende et l'épée gisent près de moi dans la tombe, sur mon cœur où la main puissante d'un soldat les a clouées un jour !

« *Hic est.* Je suis Apex le dernier moine, et mon sang n'a été qu'une pierre des pierres qu'il faut amonceler pour niveler l'avenir et atteindre au règne de la justice et de la vertu. »

Le vieux manuscrit dit que le cadavre du moine Apex git sous le sol près de la mer, en vue de l'infini, et qu'on pénétrait jusqu'à lui par la porte basse de l'orient du Palais.

Mais la porte basse de la vaste salle voûtée où sont les ornemens funéraires du Palais est depuis longtemps murée, le souterrain obstrué, personne à Monaco ne sait bien aujourd'hui, s'il existe, et si c'est lui qui s'ouvre sur la mer dans une excavation naturelle béante au niveau des flots, à trois cents pieds du sol.

Les artistes amateurs des belles nuits ont souvent interrompu leurs chants et leurs rires insoucians du soir, pour contempler sur ce point une étrange traînée phosphorescente qui s'étend sur l'ombre des flots.

EUSÈBE LUCAS.

SIÈGE DE MONACO

PAR L'ARMÉE GÉNOISE EN 1506

Monaco avait donné asile aux familles nobles de Gènes que le peuple, dans un jour de colère, venait d'expulser du territoire de la république affranchi par son héroïsme de la domination française.

Ce fut sous le prétexte de venger cette insulte que Gènes, qui prétendait d'ailleurs avoir des droits sur Monaco, envoya contre cette place importante une flotte nombreuse montée par 14,000 hommes de troupes destinées à en faire le siège.

Les Vaisseaux génois mirent à la voile le 24 septembre 1506.

Le débarquement de l'armée ennemie s'opéra sans difficulté ; les soldats du pape Jules, licenciés après l'expédition de Bologne, venaient chaque jour en grossir les rangs ; Pise lui fournissait une artillerie redoutable et déjà le pavillon génois flottait sur les murs de Menton et de Roquebrune, lorsque Lucien, seigneur de Monaco, fort de la protection que le roi de France Louis XII venait de lui promettre et comptant du reste sur les secours du duc de Savoie, convoqua le peuple en assemblée générale et le harangua de la façon suivante :

« Le peuple génois a décidé de m'enlever ce pays et de vous dépouiller de vos propriétés. Dans les circonstances critiques où nous allons nous trouver, il est urgent d'imiter l'exemple que vous ont donné vos ancêtres et de

ranimer votre courage. Nos agresseurs ne sont qu'une horde de brigands, sans ordre et sans discipline ; leur général est sans expérience.

« La justice de notre cause et celle du ciel, qui en sera le défenseur, nous assurent le succès. Déjà le Roi de France nous annonce des secours puissants. Vous voyez combien la position de cette place est heureuse ; les fortifications sont en bon état, les munitions de guerre abondantes, les vivres suffisants.

A Dieu ne plaise qu'il puisse jamais arriver qu'il se trouve parmi vous quelqu'un d'assez vil pour craindre la perte de ses propriétés plutôt que celle de son honneur !

Songez à la gloire immortelle qu'on acquiert en défendant avec valeur sa patrie ! Je vous promets d'ailleurs de réparer après la guerre, toutes vos pertes, de vous dédommager de vos privations ; de récompenser votre zèle et vos services !

Espérez-vous un sort plus heureux de la part de ces conquérants avides ?... non sans doute ? Celui qui est réservé à la pusillanimité est le mépris et l'exil. Renvoyons nos femmes, nos filles et toutes les bouches inutiles, et après avoir pourvu à leur sûreté, occupons nous des moyens d'attendre de pied ferme l'ennemi, de le repousser et de le vaincre. »

Le peuple courut aux armes électrisé par ce discours et nomma ses chefs. Munies d'un sauf-conduit signé par le gouverneur de Nice, les galères mouillées dans le port de Monaco partirent en emportant les femmes et les vieillards.

Les munitions de guerre furent aussitôt distribuées ; à chacun fut assigné le poste qu'il devait garder.

Alors commencèrent les préparatifs de défense. Tout autour de la ville et dans un rayon assez étendu, on abatit les arbres derrière lesquels les ennemis auraient pu s'abriter et dont les branches servirent à faire des fascines.

Bientôt parut sur le plateau des Spélugues l'avant-garde de l'armée génoise que commandait *Tarlatino Romagnolo* soumis lui-même aux ordres de *Giustiniano* et *Castiglione*, commissaires élus par le peuple.

Déjà le gros de l'armée plantait son camp dans la région inférieure du *Carnier* pendant que commençaient les premières hostilités contre la place, lorsqu'une heureuse nouvelle se répandit parmi les assiégés. 700 hommes envoyés par Louis XII à leur secours venaient de prendre position à la Turbie. Pour les saluer on hissa le pavillon français sur la tour Ste-Marie.

CHARLES DE LORBAC.

La suite au prochain numéro.

HISTOIRES DE TOUS LES JOURS (*)

LÉONIE

VII.

Restée seule, Léonie voulut apprendre à Albert qu'elle partait le lendemain ; mais la plume restait immobile entre ses doigts. — C'est impossible ! dit-elle enfin ; voyager avec mon mari, retomber dans ma vie d'autrefois, j'aime mieux mourir !... Claire ne sait ce que c'est que l'ennui ! — Et elle écrivit une de ces lettres dont le sens véritable est : « continuez à m'aimer. »

(*) Voir l'Eden du 20 juillet.

bit n que les mots disent ; « Tout est fini entre nous ! »

Pendant une semaine, Albert écrivit chaque jour à Léonie des lettres de plus en plus désespérées. Elle eut le courage de n'y pas répondre. Le neuvième jour, Albert parut se résigner, et n'écrivit pas. Léonie apprit le lendemain qu'il avait passé la soirée chez la princesse italienne. Elle connut la jalousie. — N'avait-elle grandi Albert au yeux du monde que pour lui donner l'amour d'une autre femme ? — Les tortures d'amour-propre causées par la rivalité perdent plus de femmes que l'amour. La comtesse alla, deux jours plus tard, à un bal où elle avait la certitude de rencontrer Albert. Il sut se montrer froid, amer, ironique ; le lendemain, Léonie était chez lui...

Les jours qui suivirent celui-là, elle fut étonnée de trouver si peu de changement dans sa vie, d'être encore désœuvrée, enfin de ne pas éprouver ce bonheur dont parlait Claire, et qui éclatait dans le regard de M^{me} de Rambert. Pour qu'une femme soit heureuse par l'amour, il faut que son existence puisse s'identifier complètement avec celle de l'homme qu'elle aime, qu'elle s'associe à son ambiton, à ses projets, à ses rêves, et qu'en même temps la pensée d'une joie nouvelle à donner, d'un chagrin à épargner prête du charme aux plus insignifiants détails de la vie matérielle : alors l'âme est remplie et chaque minute occupée ; mais dans les relations semblables à celle de Léonie et d'Albert, les intérêts sont presque toujours opposés, l'avenir est une menace éternelle dont on s'efforce de détourner les yeux ; les occupations, les incidents de la vie journalière, restent absolument distincts. — Je me trouve encore seule ici ; si je ne l'aimais pas ! disait quelquefois M^{me} de Nérandal en promenant autour de sa chambre des regards découragés.

Elle tenait cependant à conserver l'amour d'Albert. Quand une femme s'est accoutumée aux émotions d'une intrigue mystérieuse et coupable, elle redoute par-dessus tout d'y renoncer, et pourtant, si elle a encore quelque respect d'elle-même, elle repousse avec horreur la pensée de demander ces émotions à un autre homme que l'amant pour qui elle a commis sa première faute ; elle s'efforce donc de se persuader qu'elle aime. Les gens qui posent en axiome que la possession augmente l'amour chez la femme et le diminue chez l'homme sont souvent dupes de ce calcul inconscient auquel se joignent presque toujours une foule d'autres calculs. L'imagination jouant d'ordinaire un plus grand rôle chez la femme, elle doit arriver plus vite au désenchantement, quand la réalité a remplacé le rêve.

Albert aurait bien volontiers oublié la famille Chardon et ses combinaisons matrimoniales ; mais la nécessité parlait haut. Ses 2,000 fr. étaient loin de suffire à ses dépenses ; il faisait des dettes. Un matin, il trouva sa bourse vide devant un amas formidable de mémoires. Tous les moyens lui semblèrent bons pour sortir d'embarras. Il passa une grande heure à se demander s'il emprunterait de l'argent à Léonie, ou s'il ferait une tentative décisive sur la vanité de M^{me} Chardon et sur le cœur de Célestine. Ce dernier parti lui parut le moins humiliant. Il manœuvra si adroitement, que M^{me} Chardon regarda bientôt le mariage de sa fille avec M. de Lanveur comme un triomphe personnel sur M^{me} de Nérandal. Deux ou trois lettres d'amour suffirent pour tourner la tête à la jeune pensionnaire.

Le député ne pouvait pas lutter longtemps contre la volonté impérieuse de sa femme et les larmes de sa fille ; Albert eut un jour le bonheur de le voir entrer chez lui et de l'entendre discuter gravement les articles du contrat. Il faisait presque nuit quand le député quitta l'appartement de son futur gendre. Il se croisa dans l'escalier avec une femme voilée dont la robe l'effleura au passage. C'était Léonie.

— Tu ne m'attendais pas, s'écria gaiement la comtesse en entrant dans la chambre d'Albert. Je n'ai qu'une seconde à passer ici. Je suis venue pour te rappeler que je t'attends ce soir ; j'aurai une vingtaine de personnes, nous pourrions causer avant leur arrivée ; viens de bonne heure. A bientôt.

— A bientôt, dit Albert, sans regarder Léonie qui sortait.

Il tomba dans un fauteuil et resta longtemps la tête cachée entre ses mains, profondément troublé. — Après tout, se dit-il enfin, j'agis avec elle comme autrefois elle agit avec Louis Monthal. — Cette réflexion rassura complètement sa conscience.

Vers neuf heures, les invités de Léonie arrivaient dans son salon. Elle fut vivement contrariée de les voir avant Albert. — Pourquoi tarde-t-il tant ? — se disait-elle. Elle était déjà irritée et malheureuse quand une femme assez laide, qui se doutait de son intrigue avec Albert, lui dit tout à coup : — Que devient M. de Lanveur ? On l'aperçoit, bien rarement, chez vous maintenant.

Léonie n'eut pas le temps de répondre ; un vieil avocat qui se trouvait près d'elle saisit la question au vol.

— M. de Lanveur ne songe guère au monde en ce moment, dit-il ; il est heureux comme un homme qui fait à la fois une magnifique affaire et un mariage d'inclination.

Léonie regarda l'avocat avec inquiétude ; mais elle croyait encore à une plaisanterie.

— Qui épouse-t-il ? dit la dame laide.

— La fille d'un riche fabricant en ce moment député. Les deux jeunes gens s'aimaient depuis longtemps ; le père de la jeune fille résistait, mais il a fini pour se laisser fléchir, et tout s'est arrangé ce matin.

On entendit un cri. Léonie venait de tomber évanouie dans un fauteuil. On s'empressa autour d'elle. M. de Nérandal avait tout entendu et fronçait les sourcils d'une manière terrible. Les personnes qui se trouvaient dans le salon échangeaient des regards consternés, et ne tardèrent pas à se retirer.

On porta M^{me} de Nérandal sur son lit. Bientôt elle rouvrit les yeux. — Madame, lui dit froidement le comte, je ne vous demanderai pas d'explication sur ce qui vient de se passer. Les faits parlent d'eux-mêmes. Avant de prendre une détermination à votre égard, j'ai besoin de réfléchir. Vous connaîtrez demain ma résolution. — Et il sortit. Léonie n'avait même pas entendu les paroles de son mari.

Sa femme de chambre voulut la déshabiller, elle la repoussa. — Qu'on me laisse, dit-elle. — Ses pensées la brûlaient comme un fer rouge ; puis, comme tous ceux à qui l'amour est brusquement arraché, elle avait des retours de tendresse lâches, vils, dégradants. Elle se traînait par la pensée aux pieds d'Albert, subissait tout pour le voir encore, pour entendre sa voix. Elle n'avait pas goûté les joies de la passion complète, pure, exaltée ; mais elle devait connaître dans toute leur intensité les amertumes, les hontes qui suivent parfois le bonheur. Le jour

la surprit dans ces tortures. La femme de chambre avait oublié de laisser retomber devant les fenêtres les longs rideaux de soie bleue ; les lueurs blafardes d'une pluvieuse matinée de mars perçaient les stores de gaze et venaient tomber sur le lit de Léonie. Elle ne s'était pas déshabillée. C'était un spectacle navrant que celui de cette femme brisée par le désespoir, échevelée, les joues marbrées, les yeux fixes, les paupières violettées roulées dans des flots de moire rose, de dentelles et de rubans.

Comme par une résolution soudaine, elle bondit dans sa chambre, arracha les agrafes de son corsage et jeta sur le tapis sa toilette de fête. Elle revêtit ensuite la première robe d'étoffe foncée qui lui tomba sous la main, s'enveloppa d'un châle, noua un chapeau, et ouvrit avec précaution la porte de son appartement. Elle n'entendit aucun bruit ; les domestiques dormaient. Elle traversa en tremblant la salle à manger, l'antichambre, et se trouva bientôt dans l'escalier. Une fois dans la rue, elle marcha rapidement, elle allait chez Albert. Peut-être voulait-elle essayer de ranimer son amour ; mais elle voulait certainement l'humilier, le voir souffrir, si tout était fini. — Tu as cru qu'on pouvait embrasser le matin une femme et lui faire dire le soir qu'on en épousait une autre, sans même avoir l'ennui de l'entendre se plaindre ! murmurerait-elle entre ses lèvres desséchées et pâlies. — Elle fut obligée de s'appuyer sur la rampe pour monter l'escalier d'Albert. Elle frissonnait de froid, de colère et de peur. Comment serait-elle reçue ? Un amant qui n'aime plus paraît si redoutable quand on aime encore !

Albert, trop agité pour dormir, avait rallumé sa lampe dès cinq heures et fumait auprès d'un grand feu en écrivant à sa mère pour lui annoncer son mariage. Il fit une abominable grimace quand la porte s'ouvrit et laissa passer Léonie.

— Vous ici à cette heure ? dit-il en se levant.

— Oui, moi ; je suis déshonorée, perdue aux yeux de mon mari, aux yeux du monde. Je n'ai plus que toi sur la terre. Je t'aime, partons ensemble.

— Êtes-vous folle ? dit Albert avec le calme d'une homme qui a pris son parti.

— Mon mari sait tout ; je suis perdue. Comprends-tu ?... Que veux-tu que je devienne si tu m'abandonnes ? dit Léonie avec une douceur plus poignante que les cris et la fureur.

— Mais vous savez bien que je me marie, dit Albert, qui, craignant de s'attendrir, voulait en finir le plus tôt possible.

A ce mot, Léonie éclata.

— Vous osez me dire cela après tous vos serments ! s'écria-t-elle folle de douleur et de colère. Et si je ne veux pas que ce mariage se fasse ? J'ai plus de droits sur vous que cette femme ! Est-ce qu'elle a menti ? est-ce qu'elle a trompé ? est-ce qu'elle a rougi ? est-ce qu'elle s'est déshonorée pour vous ? Vous ne pouvez pas l'épouser, vous ne l'épouserez pas.

Et Léonie se promenait à grands pas dans la chambre. Albert, immobile, la regardait d'un air qui disait clairement : — Combien de temps cela va-t-il durer ? — Léonie, épuisée, tomba sur une chaise et fondit en larmes. — Il y a pourtant des femmes aimées, des femmes heureuses, murmurerait-elle sans savoir ce qu'elle disait : M^{me} de Rambert, Claire !

Albert n'avait jamais entendu parler de M^{me} de Rambert, mais il connaissait Claire. Il se sentait assez de torts pour éprouver le besoin d'avoir raison, et saisit avec empressement l'occasion de se justifier.

— Mme Servin pouvait consacrer toute sa vie à l'homme qu'elle choisissait, dit-il ; quand je vous ai connue, vous ne pouviez plus vous dévouer à moi : je n'ai donc jamais eu la pensée que je dusse me dévouer à vous. Nous avons passé ensemble quelques belles heures d'illusion et de bonheur : c'était tout ce que nous pouvions réciproquement nous donner. Ce qui arrive aujourd'hui devait arriver tôt ou tard, vous le savez comme moi. La vie est ainsi. Si vous vous rappelez le passé, vous trouveriez peut-être dans votre propre conduite des excuses à la mienne...

— Assez, monsieur... interrompit Léonie d'une voix étouffée. Ce fut tout. Il n'y a que les femmes dont l'âme est très grande, très pure, qui sachent retrouver de la dignité sous la première étreinte du désespoir. Devant la lâcheté et la trahison, l'amour meurt chez elles. La comtesse se leva pâle, tremblante, accablée et quitta la chambre d'Albert.

Il pleuvait à torrents quand elle se retrouva dans la rue. Elle demeurait près de la Madeleine ; mais l'idée de prendre une voiture ne lui vient pas. La pluie fouettait son visage et mouillait ses épaules sans qu'elle s'en aperçût. Personne n'aurait reconnu la comtesse de Nérandal dans la femme aux traits livides et contractés qui traînait avec peine dans une boue épaisse ses pieds chaussés de satin blanc. Combien d'histoires d'amour commencées au bal, le sourire aux lèvres, à propos d'une fleur parfumée, finirent ainsi !

Il était sept heures et demie du matin. A cette heure-là, au mois de mars, il n'y a dans les

rues de Paris que des maraîchers et des marchands de lait ; Léonie arriva jusqu'à son hôtel sans être remarquée. En rentrant dans son appartement, elle rencontra sa femme de chambre. Cette fille ne put retenir un cri de surprise à la vue de sa maîtresse. C'était une créature dévouée ; elle déshabilla promptement Léonie, la mit au lit, et s'empessa de faire disparaître ses vêtements souillés de boue. La comtesse se laissa faire sans résistance. Elle était déjà tombée dans cet état de complète atonie qui succède aux irrémédiables désastres. Peut-être allait-elle s'endormir quand son mari entra dans sa chambre.

Le comte de Nérandal était un homme sans principes, fort indifférent au bien et au mal, mais plein de respect pour les conventions sociales : Il détestait le bruit, le scandale, et redoutait par-dessus tout le ridicule. Cette manière d'envisager la vie aurait suffi pour le faire reculer devant la publicité d'une séparation judiciaire. En outre, le prospectif d'une vieillesse vouée à l'isolement et à l'abandon effrayait son égoïsme. Depuis longtemps il n'aimait plus sa femme, ce qui lui permit d'examiner froidement la situation et de se tracer un plan de conduite conforme à ses véritables intérêts. Pour sauver sa dignité, il résolut de voiler ses calculs sous les apparences d'une générosité magnanime, bien qu'il eût l'intention arrêtée de ne jamais pardonner.

— Madame, dit-il à Léonie, mon bonheur est ruiné — mais votre réputation sera sauvée. Vous m'avez rendu le séjour de Paris impossible : dans deux mois, nous nous retirerons dans

nos terres. Jusqu'à cette époque, j'exige que vous ne changiez rien à vos habitudes. Nul ne doit supçonner vos torts et votre désespoir.

Léonie ne répondit pas, et le comte, un peu embarrassé, la laissa bientôt seule.

Dans la soirée, M. de Nérandal fit demander à sa femme à quelle heure elle désirait sortir. Léonie lui fit répondre qu'elle avait la fièvre. Le valet de chambre du comte parut quelques minutes après dans la chambre de la comtesse, et lui remit un billet qui ne contenait que ces mots : « Je serai dans une heure chez vous ; soyez prête. » Léonie se leva, s'habilla et se laissa traîner dans un salon. Le mariage d'Albert était la nouvelle du jour. Elle dut subir la curiosité indiscrete, les plaisanteries perfides des indifférents et les consolations plus perfides encore de ses amis intimes. Une jolie femme abandonnée par son amant est une proie sur laquelle les prudes hypocrites, les vertus hargneuses et les amours propres blessés s'acharnent avec une égale volupté. Le supplice se renouvela tous les soirs pour Léonie. Elle arriva bientôt à soupirer après le jour de son départ comme après le jour de sa délivrance.

MAX. VALREY.

(La suite au prochain numéro.)

E. LUCAS, Rédacteur — Gérant.

Imp Peleraux et C^e à Monaco (Principauté)

BAINS DE MONACO

SOCIÉTÉ JOUISSANT DES MÊMES PRIVILÈGES QUE BADEN-BADEN, WIESBADEN, HOMBURG, ETC., ETC.

Les Salons du Casino de la place du Château sont ouverts tous les jours de 10 h. du matin, à 11 h. du soir.

SALLES DE CONCERTS, DE BAL, DE CONVERSATION, DE LECTURE ET DE JEUX.

JOURNAUX DE TOUS LES PAYS.

Tous les soirs à 8 heures CONCERT par un orchestre composé d'artistes de Paris, sous la direction de M. HERMANN.

Tous les jours à 8 heures du matin départ de l'Omnibus de Nice à Monaco. — S'adresser aux Messageries Générales, Hôtel des Etrangers

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT DES VOYAGEURS

Cet hôtel tenu par Claude Olivier est situé dans la grande rue de Monaco.

Chaussures en tout genre.

P. GINDRE

Grande rue, maison Gindre.

RESTAURANT NOGHÈS

Rue du Tribunal.

Ce restaurant offre à MM. les voyageurs tout le confort désirable.

SERVICE A LA CARTE ET PENSIONS DEPUIS 50 FR. Chambres Garnies.

A MONACO

HOTEL DES ÉTRANGERS

TENU PAR GAZIELLO ANGE.

Bureau de l'Omnibus de Monaco à Nice.

A MONACO

HOTEL ET RESTAURANT
DES BAINS

Tenu par MARIUS BOYER

Les voyageurs qui visitent la petite ville de Monaco, sont invités à descendre chez Marius Boyer, cuisinier français, chez lequel ils trouveront bonne table et des logements confortables. Inutile de dire que les égards, les prévenances et la modération des prix sont à l'ordre du jour au Restaurant des Bains tenu par Marius Boyer.

A MONACO

GRAND HOTEL DU CASINO

TENU PAR

ÉDOUARD GAUTIER

Ce bel hôtel, possède un vaste et délicieux jardin dans une position unique, avec terrasse dominant la mer, devant laquelle se déroule le magnifique panorama compris depuis la tour de César-Auguste à la Turbie jusqu'à la Bordighiera. — Kiosque, Serres et Théâtre.

TABLE D'HÔTE A 3 FRANCS.

Appartements confortablement meublés. — Service exact et prévenant. REMISE — ÉCURIE.